

Joachim
CLÉMENCE

Jean
François
SAVANG

Méryl
MARCHETTI

L.L. de MARS

OOLONG

Antoine
HUMMEL

Alexis DENUY

Jean
Christophe
PAGÈS

OOLONG

David
CHRISTOFFEL

David UBY

1. En sûreté, tremblant, sur le rivage, alors.

Comme les choses se présentent ! Comme proportionnellement.
Cela veut dire ? Hmm, rien.

ta forme harmonieusement sphérique, qui réjouit la face grave de la géométrie, ne me rappelle que trop Oiseaux de nuit, très bien ! J'ai la patience, douce et replète, des lecteurs de vestiges. La figure du semblable, m'intéresser beaucoup. Océan ! Océan ! (mais, qu'est-ce que ça veut dire ?) Je suis parfois une chienne ; je me *lèche*, comme les bêtes ; et le mépris, n'est-ce pas, ce n'est pas mon affaire. Qu'ils me méprisent, c'est bien : je suis bas comme le poulpe, ou comme un cyclamen.

(« Cyclamen », là, planté ici, comme c'est planté, c'est seulement pour le son.)
(Parler de son, l'idiote !)

(Il est vulgaire... vulgaire... vulgaire...)



2. Paraître gras.

Vieil océan, tu es le symbole de l'identité, cela n'est pas joli. La *forme harmonieusement sphérique*, c'est bien-sûr et encore, c'est comme, c'est toujours ça. J'ai parfois l'impression, quand je rentre dans un parc, d'y être resté debout, longtemps, depuis le commencement du jour. Il y a quelques enfants, de la merde, pas d'odeur ; les volettements subis des quatre papillons font une impression forte, et comme, le plus souvent, je ne pense pas savoir à quelles espèces de jeux peut se passer l'année, je regarde trèsintensément les

ailes, les membres des insectes, les petites taches dorées, les bégonias parfaits qui s'ébrouent et qui prient et qui font au gazon comme des sourires gentils, intrépides, délicats. Je passe beaucoup de temps juste à l'entrée du parc. Comme la mort est impure, ô mon bel océan.

Je viens tous les matins, je me penche sur les ventres, je regarde les taches, je presse un peu d'une main, je tâte et je prends notes : des tailles et de la forme, des replis, du rebond ; je m'intéresse aux poids. Je suis toujours patient quant il s'agit d'époux, de deux corps qui s'embrassent, s'imbriquent encore un peu, la force avec laquelle, ils renient toute pudeur. Vieil océan, Forêt ! La présence de brindilles, agrémente le matin.

Vieil océan, brindilles !

Petits pas vers la gauche, vous avez vu cette brume ? on y perdrait ses mains, petits pas petits pas, brume, des variantes j'ai des notes (consistance / bleus / blancs / gris) je ne suis pas visible, les brindilles, oui, j'admire très très souvent, à ma manière réduite, petits pas, cric... les craquements, la forêt, *la forêt froide et grise...* toutes ces choses de nature que la lumière de H...

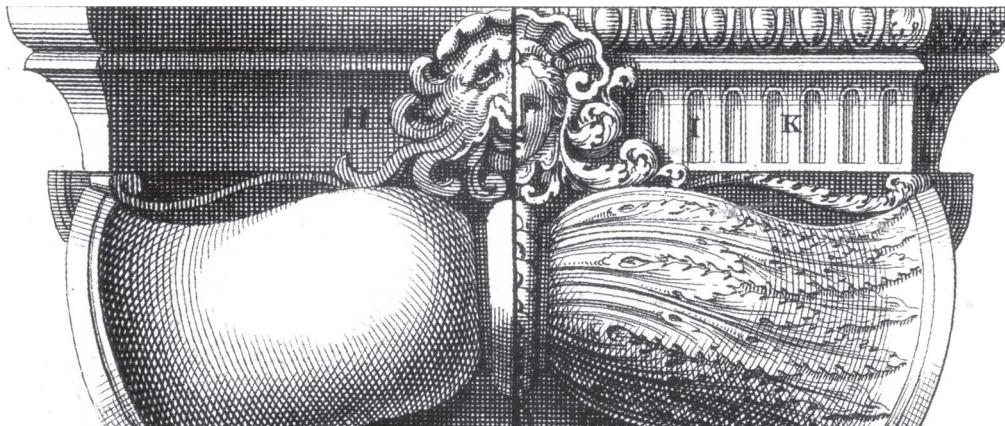
Ne partez pas

3. C'est un miracle qui se renouvelle chaque jour, et qui n'est est pas moins miraculeux.

Calmelepluscomplet.

3b.

Comme j'ai aimé les timbres ! Les estampes et les timbres. C'est ça. Savoir qu'enfant je les re-



gardais, et j'observais les timbres je lissais les visages, très patiemment, j'utilisais des gants. Je ne pense pas, je ne crois pas, je ne pense pas pouvoir lever image plus niaise, plus sûrement délébile pour évoquer l'enfance. Il fut un temps où je regardais donc, avec passion, amour et joie, les dessins sans audace de quantité de saules, laitières, faisans - x centimètres sur tant (j'ai oublié), des quantités de mondes (quantités, quantités...), d'autres paysages plats, les couleurs délavées, les abstractions notables dans la manière des choses - volumes creux et machins, plans indéfinissables -, coulures de l'encre, tampons, coulures de l'encre et les tampons. Nourrice - une petite chose replète - vaquait à ses affaires ; et je ne me souviens pas, si même j'évoque ses courbes prends des deux mains mes pieds ou les caresse doucement, si j'imagine une jupe, le détail de chaque cuisse le cône de la jupe pâle qu'elle ne quitta jamais, qu'à un quelconque moment, concentrée et docile, ou énervée, parfaite, elle fut pareille à moi. Je regardais des timbres, et parfois j'en tremblais.

La mer est comme la mer. Une succession de blancs, bordé d'un cadre blanc. La perfection du R de *République Française*.

[...]

Paysage, plan.

[...]

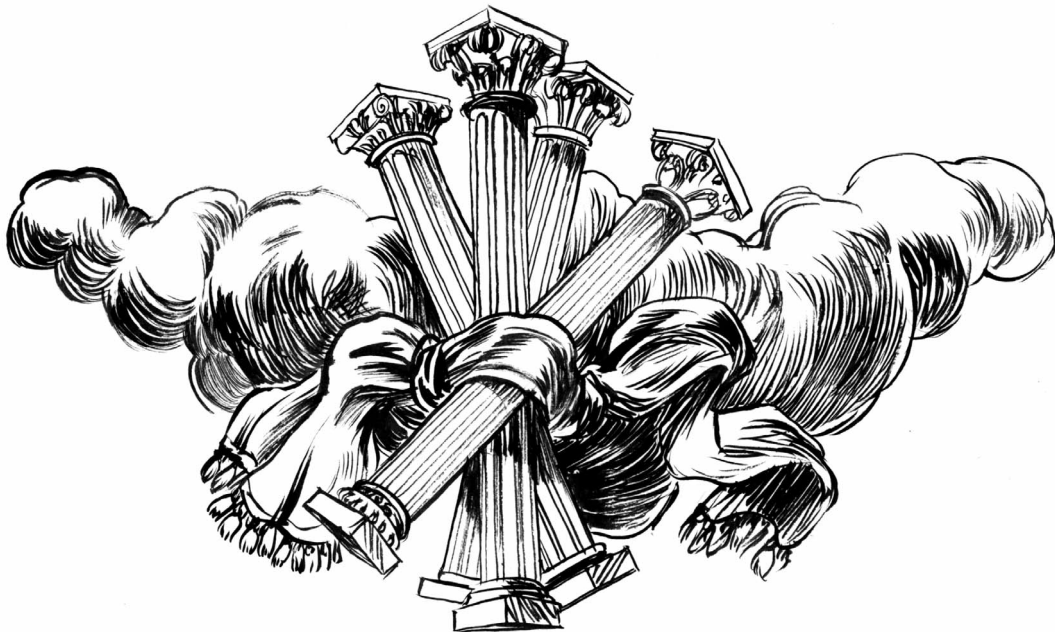
Ce fut une pastorale deux agneaux un berger *la stupide comédie, qui n'est pas même intéressante, on voit au milieu des airs quelque cigogne attardée par la fatigue, qui se met à crier, sans arrêter l'envergure de son vol : "Tiens ! je la trouve mauvaise !... ; Il y avait en bas des points noirs. J'ai fermé les yeux... ; ils ont disparu." malgré l'excellence de leurs méthodes, ne sont pas encore parvenus, aidés par les moyens d'investigation de la science, à mesurer la profondeur vertigineuse*

La découpe mal venue d'un crépuscule rougeâtre [...] Assez sur ce sujet.

4.

Vieil océan

Vieil océan, je ne dors pas. Je revois les mouvements d'un immense groupe d'oiseaux. Je suis dans une tanière et perdu dans un songe. Je suis dans une tanière, je fais dans la tanière. Je dors le plus souvent ce soir je ne dors pas. La complaisance d'une verge... a quelque chose de doux

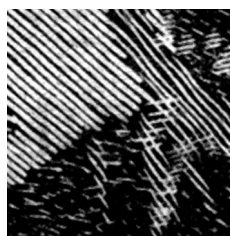


MÉRYL MARCHETTI



UNE MALFORMATION SOCIALE

Les bruits du vivier m'endormaient bien, ceux du buisson non, ils rendaient même mes gencives douloureuses. Comme je mangeais en dormant j'écoutais attentivement le vivier. Il n'est pas facile de choisir non plus parmi tous les pas qui se tassent derrière le seuil, je pouvais dormir longtemps avant d'ouvrir. Je perdais même le geste, je ne savais plus ouvrir la porte. Je m'amusais à réapprendre, tout en salivant sur leurs réactions derrière. Avec le temps le buisson avait toujours eu de l'agitation, et au moment d'ouvrir j'avais pué.



Dans des situations similaires, quand je me taisais pour écouter l'évier, j'étais condamné. Il se levait et me battait. Mais ronger mes ongles, respirer, suinter ou même ronfler : il me laissait m'écouter. J'avais à prendre soin de moi, et il me forçait à m'écouter, combien de fois m'a-t-il tiré les oreilles vers mes dents ? je ne dis pas que je ne me prêtais plus attention mais je ne pouvais pas toujours m'intéresser autant que la porte. Ou l'évier. Je devinais ce qui glissait de moi. Mais de l'évier, qui viendrait de l'évier ?



C'est pourtant en m'écoutant que je m'inquiétais. J'étais profondément ébranlé, je savais que cette incapacité intérieure qu'aucun poing humain ne peut réprimer, me révoltait. Il m'arrivait de me serrer pour m'écouter jusqu'à vomir, je voulais savoir si c'était congénital ou s'expliquait complètement par les carences - indéniables, fondatrices -, cependant l'écouter ne me permettait pas de distinguer tout ce que j'enlise dans mon corps. Vous rappelez-vous quand vous avez avalé tel organe ? ou votre squelette ? et je n'ai jamais saisi vraiment pourquoi je ne ronflais pas.

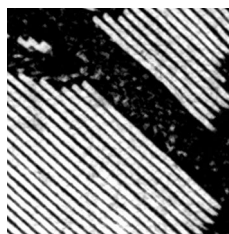
Il m'appelait « Petit fauteuil » et ça me faisait quelque chose parce que j'aimais les meubles. Mais je dormais aussi et me jetais partout. Caser, partout, sous prétexte que cela favorisait mon ronflement. J'ai essayé de dormir sans bouger, mais je me réveillais de soupçonner que je dormais. Et si nous



n'avions pas tant de place nous nous sentions de l'occuper parce que nous entendions les secousses du buisson dehors et me retournant vers lui je pouais de toutes parts de la pièce. Ce qui passe était prévenu. Nous n'étions pas hostiles, nous voulions que je ronfle, et nous n'avions pas l'intention de me laisser faire faire des choses. Ma bouche, mon sommeil, ma nuque et ma volonté devaient rester aimables au ronflement. Pas à la pièce. Alors m'immobiliser me bousculait.

Je n'attendais même pas toujours qu'il ait fini de se toucher pour me faire battre, il m'arrivait de rouler vers lui. Me prendre des coups ou courir autour de la pièce, comme je ne parvenais pas à ronfler, m'occupait et me maintenait endormi, je ne restais pas à tenter de ronfler sans rien faire. Ce qui avait le don de m'énerver, je touchais et je marchais sur tout ceux qui nous envahissaient ronfler : ronfler ça oui, mais jamais ils ne prenaient la peine de remuer les viandes, se faufiler entre elles et les retourner par les poils ; on ne doit pas laisser ronfler ceux qui ne savent pas dormir. Je cassais, aussi, parce qu'il me faisait jouer à « 1... 2... 3... câ-lin ».

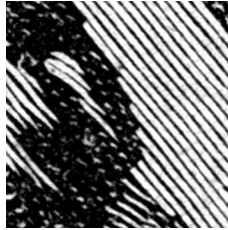
Ce n'est pas parce qu'il se touchait qu'il ne m'aidait pas. Je le sentais passer dans mon dos, attendre, puis se pencher vers mes lè-



èvres. Je ne ronflais peut-être pas, mais dans ces moments je n'avais aucune excuse. Il était là. la main entre mes épaules, il m'abouchait presque. « Quoi ? Quoi ? tu refuses mon aide ? » mais non, je ne ronflais pas, je ne pouvais pas, mais son aide je me convulsais de reconnaissance, j'en avais mal aux poings et ne les rouvrais plus. J'ajoute que sans son

aide je n'aurais pas ronflé non plus.

Son aide il ne la rognait pas. Pour que je n'aie plus qu'à ronfler il me portait et me lâchait d'un trou dans l'autre. Pendant un certain temps il s'asseyait au-devant et posait ma tête sur ses cuisses avant de manger pour moi. Mais il n'avait pas l'entraînement suffisant pour prendre, comme moi, beaucoup de viande en dormant, il se satisfaisait presque de mes cheveux. Par reconnaissance je lui donnais mes ongles. Mais la bonne surprise passée je reprenais l'habitude de bouger et je l'ai beaucoup empêché de dormir : il me prenait d'un côté ou de l'autre et me retournait, repliait ma jambe, me cambrait, tournait comme pour la dévisser du tronc ma tête ou mon épaule, éventait mes orteils - il était vraiment attentif à m'agiter à ma place : « Quelle est la partie de ton corps que tu préfères ? » et il me relevait les fesses.



On dit qu'on se fait de ses refus. Mais je ne refusais pas de ronfler, je ne savais pas. Je n'ai jamais arrêté de manger, pourtant ça m'aurait changé. Il a ajouté à la répression des interdits, mais jamais celui-là, il n'aurait jamais supporté que je manque de quelque chose : de cheveux, ou de « 1... 2... 3... câ-lin » ou ... Alors je ne pouvais plus intégrer certains trous, ou avoir des démangeaisons, ou patiner avec les fesses sur la glace. Dès qu'il m'imposait un refus je commençais à bouger, c'est dans la manière dont l'ensemble de mes comportements s'agencent entre eux que le refus se répercute, et j'apprenais à nouveau à marcher renifler avaler. Quand je n'ai plus eu à avoir de démangeaisons j'ai bien cru que j'allais ronfler, dès que je m'apprêtais à les sentir j'occupais ma bouche à autre chose, pour ne pas les avoir j'étais prêt à marcher avec ma bouche. Je suis cerné par les démangeaisons, elles bougent sur la limite extrême du cercle où je commence, mais je m'évacue, comme les pieds, à peine une mâchoire s'est lancée l'autre déjà s'enlève sur sa pointe. Et j'avancais, je pro-



gressais, je n'avais plus de démangeaisons : j'espérais pouvoir ronfler. Quand il m'a coupé le droit de patiner avec les fesses aussi j'ai fait des choses avec ma bouche, il a bien cru que j'allais ronfler, mais je ne dormais plus pareil il m'a fallu tout reprendre au départ. Je ne pensais plus qu'à me faire occuper la bouche, nous avons commencé des exercices d'épaules et de coudes, et j'ai tout sorti de ma bouche. Je m'étais pris de la passion de ranger dans ma bouche.



Pourquoi j'aurais eu du succès, ce n'est pas parce qu'on est un puant qu'on est voué à réussir. J'avais fait de ma vie une puanteur et inversement. J'étais un fait divers, une icône, nous m'envions. Les gens ont besoin de puants, ils ne supportent pas d'être exclus de cette puanteur, ils croyaient que l'intolérable m'était la banalité même, ils se rencontraient et se montaient la tête pour faire semblant d'y participer. J'ai un côté coquet aussi, je choisis facilement de mettre en ombre ma part de lumière, et comme je ne ronflais toujours pas comme laissé-pour-compte je demeurais une référence en la matière. On ne manipule pas seulement les autres, on leur montre un visage choquant, en nous regardant ils se soudent aux fils qui les agitent vers nous. Ils étaient vite complice de mon univers puant et vibrant, où chaque objet comme cherchant à s'enfuir mais lié sur place tourne vivement la tête de droite et de gauche, bien obéissant apprivoisé par le dégoût. J'étais l'un des pères de la puanteur forte, le maître incontesté de ma vie, une vie frottée à l'excès et à la transgression de toutes les frontières qu'elles soient intimes, politiques, esthétiques, intestinales, immobilières, je suivais ces frontières pendant des années au gré de leurs voyages et de leurs liens d'amitié magnifiques les unes avec les autres : elles vont de séquestration en déménagement comme si elles étaient en cavale. Enfermé dans ma pièce j'ai pué par tous les domaines de la connaissance.

Jean-François SAVANG

Critique et Tactique

6

LA SOCIÉTÉ ESTHÉTIQUE

« La seule démarche expérimentale valable se fonde sur la critique exacte des conditions existantes, et leur dépassement délibéré. Il faut signifier une fois pour toutes que l'on ne saurait appeler création ce qui n'est qu'expression personnelle dans le cadre de moyens créés par d'autres. La création n'est pas l'arrangement des objets et des formes, c'est l'invention de nouvelles lois sur cet arrangement. »

Guy Ernest Debord, « Rapport sur la construction des situations et sur les conditions de l'organisation et de l'action de la tendance situationniste internationale », *Œuvres Complètes*, Paris, Gallimard, 2006, p. 322.

Les œuvres d'art ne sont pas données à la compréhension. La pensée qu'elles suscitent, les représentations et les théories qu'elles induisent n'ont pas de contenu préalable dans le langage. Les œuvres d'art résistent à l'univers de leur compréhension, à la logique de leur socialisation dans les sémantiques institutionnelles. Elles résistent à l'interprétation, au sens collectif de leur reconnaissance, à la théorie de leur esthétisation dans le spectacle social. Entre expression individualiste de l'invention et mouvements fluctuants du public comme interprétant du social de l'art, les œuvres suggèrent la politique de leur théorie et de leur pratique, la situation critique du sujet et une signification spécifique de l'activité sociale.

Il n'est pas sûr que ce soient les œuvres d'art que nous interprétons quand nous en cherchons le sens. Nous trouvons ce que nous cherchons dans une œuvre d'art : s'il s'agit d'un sens, nous déduisons les conditions théoriques de son statut dans le langage, sa signification sociale, la situation théorique que la société constitue de sa nature interprétable. L'hermé-

neutique, en se consacrant comme art de la pensée (depuis Gadamer) et en renversant la valeur de l'art dans la pensée de l'interprétation, formalise les enjeux du sujet dans l'épistémologie théorique d'un sens ontologique du monde. L'essence de l'art garantit les fondements ontologiques de la société, les réalismes de son institution et de sa raison.

S'il fait l'expérience du sens, l'art ne se présente pas pour autant comme un langage. Intrinsèquement, il signifie autrement que par les catégories de la langue. Même la poésie ne signifie pas seulement la langue qui la configure formellement. La poésie signifie autre chose que de la langue.

LA SITUATION DE L'ART

La situation de l'art fait aussi la situation théorique de la société dans le langage, dans les problèmes de sa pensée. La situation ne consiste pas seulement en une représentation donnée ou un contexte. Elle implique aussi une action, l'invention d'une nouvelle situation du sens, une nouvelle problématique des rapports du sujet et de la société. Nous avons souvent insisté sur la situation centrale qu'occupe le

langage comme interprétant de l'ensemble des significances sociales. Nous ne sous-entendons pas que tout est langage ou réductible à un sens donné. Nombre de choses excèdent le langage restent dans l'infra- ou l'extralinguistique. Mais le langage est nécessaire pour le comprendre et en vivre le sens. C'est une condition anthropologique, un point de vue théorique et empirique nécessaire à l'organisation du monde comme signification. Tout n'est pas langage, mais tout passe par le langage, dans la perspective d'une compréhension et d'une signification anthropologique et historique du monde.

Tout n'est pas langage en soi, contrôle signifiant de la situation sociale dans le sens. La réalité du langage relève d'une empiricité qui excède le sens de la société et l'universalisme des valeurs du sens, dans l'engendrement infini des interprétations. Le libéralisme n'a pas son langage ou un langage à part. Il s'inscrit dans une politique du langage.

L'importance croissante que va acquérir le monde de l'art à travers le développement d'une anthropologie de la culture va progressivement affir-

mer l'esthétique comme le mode d'intégration spécifique du discours du sujet de l'art dans le sens de la société. Découle de cette situation une ambivalence de l'art désormais notoire entre critique et institution, entre représentation de la société et expression du sujet. Nous suggérons qu'il y a une esthétique de la société, un décorum de la consommation comme culture.

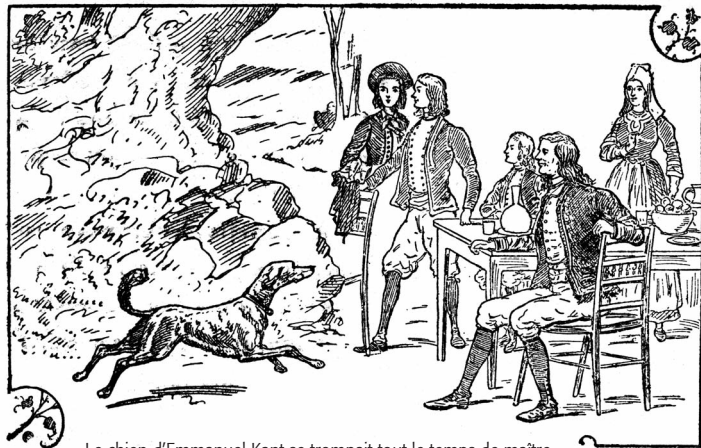
Le discours de l'art est à dissocier de l'esthétique. L'esthétique, en effet, forme une politique compensatoire de la société à l'égard du manque politique du sujet. D'un côté le sujet a acquis son historicité et son autonomie théorique dans le développement d'une esthétique philosophique ; de l'autre le tournant linguistique et la crise du sujet ont finalement laissé le champ libre à une esthétique sociale sans concession pour le sujet. L'éthique partout, comme démocratie de la raison revendique donc l'esthétique sans sujet comme reconnaissance de l'art par les masses. La généralisation de l'esthétique à l'ensemble du discours artistique est ainsi en passe d'imposer la société comme arbitre du sens. Les esthétiques se multiplient et fleurissent aux balcons des cérémonies. Sans doute est-il temps de faire oublier l'intelligence du langage au bénéfice des représentations de la raison et des plaisirs du panoptique.

L'esthétique démocratique fait passer la société pour le sublime. Elle se joue autant de la compromission de l'art que de ses résistances. Les politiques de la consommation et les nouvelles frontières du concept pour modistes

aiment l'esthétique et vantent son adaptabilité au marché. L'esthétique défend un style de vie : c'est l'art du spectacle social, la démocratisation du sentiment pour la culture et l'universalisation du goût ; c'est la montre et les lunettes noires du président, la communication réussie, la beauté de la performance. C'est la beauté du défilé militaire, les boîtes de conserve bien rangées dans les supermarchés ; c'est être optimiste quand on vient juste de se faire virer, c'est ne plus rien penser en habit du dimanche, l'ordre des choses tiré à quatre épingle, le sentiment empathique du monde. L'esthétique marque l'écart libéral entre la démesure économique du luxe et l'économie de masse : la beauté de l'une fait la raison de l'au-

comme effet du sujet. C'est émuvant. Si l'art est profondément incompréhensible, l'esthétique c'est le « beau sans concept », la rhétorique du signe, l'institution de la présence, l'autolégitimation du pouvoir. Rien à dire tout est dit ; le langage de l'esthétique, c'est la communication des principes de domination.

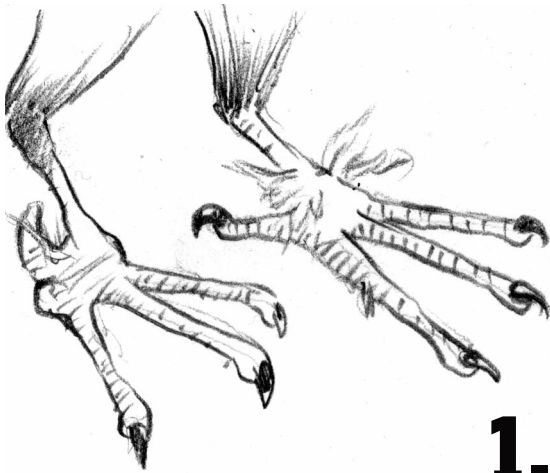
L'esthétique fait passer l'art du côté de l'analyse sociale. Elle légitime l'intégration du sensible dans la raison et subordonne la production de l'art aux attentes sociales de son interprétation et de sa réception. L'esthétique est socialisante des valeurs de l'art comme effet de sens d'une vérité consubstantielle de la réalité. Elle suppose la justification d'une nature du sujet dans



Le chien d'Emmanuel Kant se trompait tout le temps de maître

tre. L'infini de la valeur circule dans l'image de son adhésion ; la réalité de sa démesure échappe au social. L'esthétique est postmoderne : elle simule le globalisme, les nomadismes de la valeur, les tremblements d'époque ; elle simule le discours

l'interprétation culturelle de sa représentation et de sa réalité du sens. L'art n'est pas l'esthétique. L'art est critique et met au défi la régularité esthétique de la nature, l'organisation économique et les ordres de sa pensée culturelle. Il est critique d'une



1.

On a frôlé de près.

On a frôlé les coups, la bagarre générale, puis comme bien souvent il ne s'est rien passé. Replonge dans ton ventre, retourne dans ta tête ! Ils seraient capables de ne pas avoir envie

de te permettre, ils n'ont pas envie que tu te reconnaises. Avec tous leurs détours de conversations, ils veulent nous empêcher de nous lever vers le soleil, histoire de ne pas oublier d'où l'on vient, d'où l'on descend, les deux salles entre l'univers et ta tête n'en font souvent hélas qu'une et tout se fond dans la mer.

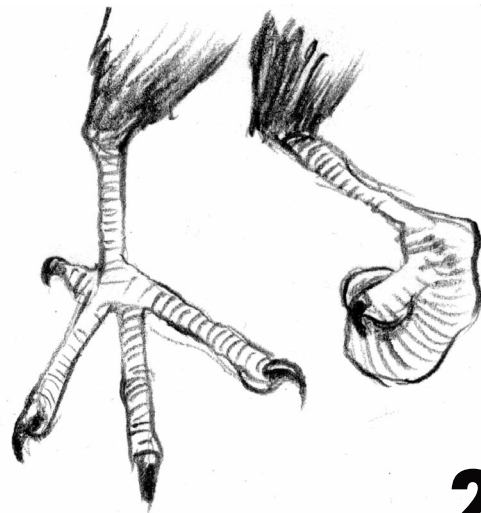
Il est interdit de s'asseoir dans ton élément naturel, tout le monde s'assoit dans les cadres de la loi, c'est bien naturel, ils veulent dîner tranquillement. Tu serais obligé de rester dans l'ombre, un long couloir de tapisserie orné des règles de la loi, des photos de leurs morts, de leurs juges préférés, tapissé de leurs têtes, de leurs bêtes, de leurs héros misérables.

Ta décoration, la tienne, c'est une feuille de hêtre, un double wc dans ta tête te permet d'évacuer leur merde, tu hoches la tête pensant non, non, vous parlez de trucs que vous ne connaissez même pas, vous ne pouvez pas vous imaginer, je sais de quoi il retourne, vous êtes des fan-toches, j'ai passé dans le maquis plus de temps que vous ne pourriez. C'est une guerre dans l'esprit pour retourner vos propositions - je suis un paysan, je retourne ma terre, je suis tranquille, c'est à peu près ce que je me dis, vous

êtes dans mes rêves à titre de cauchemars, l'esprit triomphera sur la matière.

Le sourire aux lèvres j'ai pensé dans ma tête c'est autre part, autre chose comme je t'ai dit, on peut aller n'importe où, objectivement diront-ils, il ne s'est rien passé. On s'est fait engueuler mais on s'en battait jusqu'au moment où tout s'est renversé. On s'est emporté contre l'autorité à la dernière extrémité, on s'est campé devant la loi, on a prononcé les phrases fatidiques par lesquelles se terminent en se féminisant toutes leurs dialectiques. Sors dehors maintenant si t'es un homme, on a pas parlé pour bégayer, on désire pas rentrer, sur le pas de notre porte les premiers attendent les derniers, un petit vent siffle dans les branches décharnées du marronnier, les voisins on s'en bat, il paraît qu'on peut pas faire de bruit, il paraît qu'on peut pas causer sans faire de bruit ?

La loi n'a jamais interdit de causer.

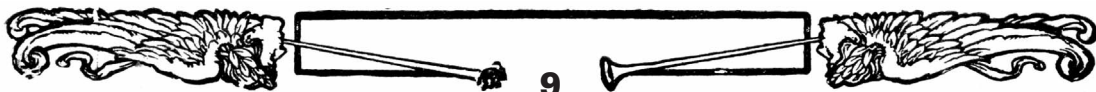


2.

Ils n'ont jamais appris à inventer, ne savent même pas rêver,

qu'est-ce qu'on s'emmerde à lire leur journaux pourris - qu'est-ce qu'on pourrait ? c'est Jean du fond du bar assis à une table.

Sois poli, tu dis qu'est-ce qu'on se fait chier, on se fait chier ? Mais on se fait pas seulement chier ! C'est Jacques. Jean pourrait être



Au lieu de se concentrer sur ce qu'il fallait se fourrer pour répondre, il s'agissait d'envisager les soutiens qui pouvaient déjà l'anticipation de ne rien devoir que, sans retour, humer les vapeurs de la situation à l'aise avec son déclin.

EXACTEMENT

comme en passant à côté, le refus n'est pas pour déterminer le sujet de l'initiative, pour peu qu'ait bien lieu le ghetto, pourrait-on seulement tous en creuser les faux parcours.

Avec tous ces mérites, je ne réponds plus de rien, je continue de les iriser, je ne veux pas toujours passer des heures à parler la même chose jusqu'à ne toujours pas l'avancer, si bien que je vois bien m'arriver de nouveaux mérites

rentrer encore moins dans leurs critères autrement renouvelés, quelquefois de mon fait.

L'AMBIANCE était déjà de plus en plus venteuse et la catastrophe devait être telle, on n'évacuera pas les justes forcément. Au comble de l'injustice, on peut même trouver une telle sérénité, le teint de fraîcheur insolente, de quoi tout un roman, qui plus est faire poème la synthèse.

La menace peut passer pour une plaisanterie, les thèmes rebattus jusqu'à n'avoir rien à y faire, sauf à n'en plus se retourner, c'est-à-dire conserver l'espoir de montagne. Au mieux, restera un monde rétrécissant quelques faux frères et toujours plus d'échos.



Hulule qui sont talent que celui de garder le sens du sacré en toutes circonstances, forces contorsions très fun de pas plus forcer sur la spontanéité pour presser le bouchon sans même s'apercevoir, à défaut du prélassement existentiel, s'emmailoter avec de ces espèces d'hésitations résidentielles, de quoi hautes et légères tant qu'à les poser n'empêche en préalable de n'importe quelle autre, toujours de ces questions qui tant pis si plus loin mijote le caisson.

EXACTEMENT

comme en n'y arrivant tout à fait, l'affirmation est aussi le ghetto, tout ce que n'est pas l'ambivalence a toujours une odeur se savoir assez puant soi-même et se sentir rattaché à cette merde, jamais pouvoir même la décrire de l'extérieur complètement, c'est-à-dire le monde encrassé les relations déliquescents.

Mener la réflexion jusque là, grande dignité de composition doit couvrir tissage avec l'intimité, aucune magie n'ayant empêché l'esbroufe avec des airs d'anthropologue. C'est tout le contraire qui s'est passé : des subtilités qui finissent par générer du destin, l'inverse de sa lourdeur. Après, il y a le débat et nous promettons d'en reparler et, d'ailleurs, à chaque fois reparlant sous un nouveau jour.

OOLONG

MON MORT

La mise à mort de l'autre provoqua sa libération. C'était l'un seulement. L'autre devait mourir pour que lui devienne libre.



Il ne pensa qu'après aux autres possibilités. Le directeur de l'institution pénitentiaire leur exposa d'une voix inaudible la situation : « nous n'avons plus assez de place, et l'établissement doit se réformer pour ne pas fermer. Je vais libérer l'un d'entre vous, l'autre sera exécuté ».

Les gardiens les regardaient l'air peiné.

Leurs yeux pétillaient pourtant car il se passait quelque chose et qu'on n'y était pas habitué. Chacun aimait le calme mais redoutait l'ennui. L'un mangeait l'autre là aussi. C'était un matin très tôt, la lumière de l'aube répugnait à se diffuser, elle restait suspendue, figée. Les deux hommes frigorifiés dans leur réveil soudain se serraient maladroitement à travers leurs grands corps, cherchant par la chaleur absente sa propre chaleur éteinte,

chacun découvrant à la surface de l'autre la forme de sa propre peau.

Un des employés qui les connaissait bien et que l'ennui et les bailllements rendaient exceptionnellement loquace les prit à part. « Toute décision que vous prendrez sera la mauvaise, mais c'est ainsi. Il n'existe pas d'échappatoire à la liberté pour l'un d'entre vous deux, mais pour un seul. Il n'aura ensuite qu'à porter la conscience morte de l'autre à l'intérieur de lui-même, comme un coussin bourré de paille sur lequel poser sa tête chaque soir au moment de dormir, et qui lui interdira le bonheur, pas la liberté. Pour vous, seule la liberté compte. Vous ne le savez pas encore, l'un de vous le saura, le mort sans doute ».

L'homme avec lequel il se tenait debout avait été son compagnon dans l'institution durant longtemps. Ils avaient partagé la cour aux promenades, inventorié chaque lézarde des murs, apprenant par cœur les cailloux, les angles irréguliers des murs, les traces de rouille sur les grillages qui protégeaient les miradors. Ils en avaient longuement parlé entre eux, s'évertuant à préciser la cartographie minutieuse de cette zone dans laquelle le temps ne voulait jamais couler plus vite que celui de leurs paroles. Chaque caillou mémorisé, puis recompté, rappelé dans le souvenir était comme une seconde de gagnée, un moment en moins

de leur peine dont ils ne connaîtraient la durée qu'après l'avoir vécue. Ils associaient aussi à chaque accident de terrain un souvenir, souvenir qu'ils se disaient et se répétaient jusqu'à ce que ni l'un ni l'autre ne sache à qui il avait d'abord appartenu et s'il faisait partie ou pas de sa propre histoire, qu'ils connaissaient finalement tout deux aussi intimement. Rien qui appartint à l'autre sans avoir déjà servi à l'un. Mais ici, dans la cour du pénitencier, qui donc et pourquoi aurait eu droit à sa propre histoire ? L'histoire il

avait fallu la déposer avec toute identité pour rentrer dans l'uniforme de tissu rêche, et ne la faire remonter qu'avec la plus grande prudence. Ils ne se prêtaient jamais à ce jeu qu'à voix basse, ils ne se prêtaient à parler d'eux-même que dans une bulle sonore qu'ils parvenaient à établir en n'accordant attention qu'à un sur trois ou quatre des mots qu'ils prononçaient, et s'attachaient ainsi à rendre les fragments de leur histoire incompréhensibles, ou plutôt insignifiants, le bourdonnement de leur conversation pouvant passer pour le seul entretien de deux personnages dérangés, rendus fous comme tant d'autres par la vie dans la prison.

La pudeur leur importait peu. Elle brillait dans ce qui les reliait parfois avec vivacité et alors les condamnait à parler d'une voix plus vive, en bordure d'une hystérie qui menaçait de se casser



dans le silence. Alors celui que la pudeur ne tenait pas ce jour-là prenait la main de l'autre et la plaquait contre sa propre bouche et cette manoeuvre presque toujours ramenait un peu de sérénité dans la gorge de celui qui à ce moment ne pouvait plus que se vider et se mettre nu, tellement nu qu'il aurait risqué d'attirer l'attention. Et par là, la punition. Fouet, badine, carcan, cachot. Il en était de nombreuses.

Ils avaient ensuite partagé une cellule ensemble, ou plutôt un dortoir entouré de barreaux, avec beaucoup d'autres détenus comme eux, mais parvenant à s'emménager un coin qui ne soit que leur, même au plus fort du passage qui ne cessait en vérité jamais. Au plus fort du bruit il régnait encore entre leurs deux grabats un calme surprenant, un calme tel que quiconque essayait de leur voler leur place échouait; et cela arrivait souvent qu'un nouvel arrivant, ou un congénère parvenu en bout d'ennui et décidé à tenter toutes les provocations pour tenter quelque chose, s'y essayât. Cela ne marchait jamais. L'intrus, rapidement repartait en pleurant tant ce silence, dans lequel leurs seules deux voix à eux parvenaient à se frayer un passage, l'effrayait, lui devenait impossible. Même les plus endurcis, ceux que des décennies de vie dans la prison n'avaient pas totalement écorchés et qui conservaient quelques fragments de leur vie d'avant la prison, même ceux-là au bout d'un court moment qu'ils séjournaient, de façon provocante, sur l'une de leurs deux couchettes, serraient la mâchoire, d'abord insensiblement puis de plus en plus fort, et finissaient par se lever nonchalamment pour fuir. Refusant ensuite de longs jours durant de même les regarder. Ils ne se sou-

ciaient de toutes façons d'aucun autre regard. Ils avaient oublié presque tout le monde. Lorsque le directeur leur parla, il leur fallut un certain temps pour reconnaître qu'un homme se tenait devant eux, et que ses paroles avaient un sens. Si elles en avaient un.

Cet espace de silence incontesté, qu'ils habitaient seuls dans le nombre. Pair et impair auxquels nulle autre catégorie n'aurait su se substituer. Ils avaient partagé le temps de leur peine, chacun se chargeant et se déchargeant à la fois par ce double mouvement, ainsi que la faute qui les avait conduit là. Cela faisait partie de la cartographie du souvenir que discrètement et sans même d'abord l'envisager comme un plan d'épuisement de la durée ils s'étaient trouvés bâtir ensemble.

Que l'un d'eux doive mourir n'avait donc à ce stade plus aucune importance pour l'entité qu'ils constituaient ensemble, mais présentait pour le survivant une situation rageusement inconfortable. Une perspective dans laquelle le temps reprendrait avec un bagage d'instantanéité qu'il ne serait plus jamais permis de mettre de côté, de déposer où que ce soit dans le corps d'un autre. Il ne s'agissait pas de bonne volonté mais d'une condamnation qui redoublait leur condamnation. Une mise en commun de la culpabilité sous la forme d'un partage. Seul le temps de la peine en devenait possible, la faute, elle, y gagnait une multiplication de son poids. Mais ainsi ils avaient survécu dans le temps indéterminé de la peine.

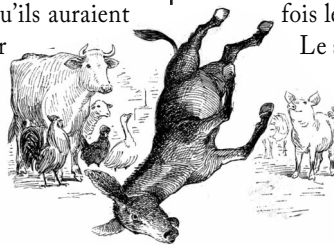
On leur donna des conseils. Ils les écoutaient ; rien ne laissant voir dans chaque visage figé qu'ils auraient pu ne pas les écouter. Leur

corps pendant ce temps sourd. Et ces conseils non plus ne passaient pas le barrage des dents de l'un, de l'autre. Un conseil, une balle de fusil, un coup de couteau, peu importait, tout prendre, mais qu'on se taise, que cela ait lieu, et qu'on les laisse partir, qu'on laisse partir ce qui ensuite resterait, devait rester de les, d'eux deux.

Cela se fit sans décision. Le matin au réveil, l'autre était mort. Il avait été étranglé dans son sommeil, personne



n'avait rien entendu, un fort garrot restait serré autour de son cou, comme une écharpe pour échapper au froid de la nuit. Lequel des deux était mort, alors qu'ils s'étaient crus identiques si absolument qu'une telle distinction que la mort ne pouvait leur arriver, personne ne le comprit. De telles questions n'avaient plus cours pour eux, ils en avaient été privés avec bien d'autres choses, mais qui pouvait s'interdire absolument d'y penser? La mort avait fait partie à tout moment de la peine, mais jamais de cette façon si stricte qui les séparait. Encore heureux qu'on ait bien voulu pour une fois leur en signaler la menace. Le survivant mit longtemps à



se rendre compte qu'il n'était pas mort. Il se pencha un long moment sur le corps de l'autre, sur son visage, les yeux écarquillés dans lesquels ne passait plus le moindre mouvement et qui prenaient cette texture vitreuse si familière. Il le reconnaissait, mais ce n'était déjà plus le même homme. Il se regardait lui-même mort en ayant grandement conscience que sa fin ne ressemblerait plus jamais à celle là qui lui avait été volée. Il aurait pu étreindre le cadavre pour tenter de se fondre dans sa mort mais alors il aurait trahi la promesse qui tenait moins en la liberté comme le pensait le gardien, comme il l'avait affirmé, que dans la conservation de la mort de l'autre, de sa vie à présent terminée, au sein de sa vie à lui, et de la nécessité désormais de transporter ce double poids de mémoire, d'une mémoire heureusement arrêtée et marquée d'un point final, avec lui. Il se sentait la tête lourde et passa plusieurs fois la main sur son visage, prolongeant le mouvement pour sentir sous sa paume le crissement piquant des cheveux naissants sur sa tête régulièrement rasée. Par ce geste il voyait à chaque fois un peu mieux le cadavre en même temps qu'il s'en distançait et apprenait à ne percevoir là qu'un corps mort, un ancrage à partir duquel sa vie se continuerait au bout d'une très longue amarre qui avait ce lieu et cet instant, celui de cette strangulation qu'il n'avait pourtant pas vue, pas connue, pour origine. Chaque geste désormais partirait de là, pointerait à rebours dans cette direction, devrait y référer avec la même inéluctabilité que pour l'aiguille d'une boussole l'attrait du pôle magnétique, mais sans aucune possibilité ici de perturbation. Aucune masse de métal ou de mort si énorme soit-elle capable de distraire l'orientation une fois établie. Cette

origine dirait toujours le vrai.

Ainsi du moins en décida-t-il. Mais un nom, il ne sut pas en choisir un. Il conserverait les deux, suspendant sa décision sur ce point jusqu'à nouvel ordre, aussi longtemps qu'on ne le forcerait pas à choisir. Ou encore prenant un autre nom encore qui serait comme le fruit de leur rencontre, son ombre, sa cicatrice.

Il se demanda si le visage de ce mort lui ressemblait. Il n'y avait aucun miroir dans la prison, aucun moyen de connaître son propre visage. Cette interdiction de la vue de soi-même, qui ne leur avait jamais été énoncée, ne se trouvait écrite dans aucune des directives auxquelles les prisonniers n'avaient d'ailleurs pas accès, tout le monde la considérait comme l'une des mesures de rééducation les plus édifiantes qui leur soit imposée. Désapprendre son visage était comme se défaire de soi, et de la part corrompue de son humanité. Ne se voir que dans le regard de l'autre les obligeait à la bienveillance. Mais pour beaucoup de prisonniers tout regard un peu trop appuyé passait pour une provocation, et souvent ces regards déclenchaient des bagarres brèves et violentes où, après l'intervention à coups de bâtons des gardiens, il arrivait qu'un des protagonistes ne se réveillât pas. Chacun ne connaissait des autres visages que ce que ceux-ci voulaient bien en laisser voir, et un complexe code de comportement muet interne à l'institution pénitentiaire, un code que chacun apprenait de façon souvent abrupte et irraisonnée, déterminait le permis et le prohibé. Chacun ici se trouvait donc oublier son visage, et parfois tous les visages, marchant pour ne courir aucun risque toujours les yeux baissés, sauf devant les fonctionnaires dont tous les visages étaient pour eux identiques,

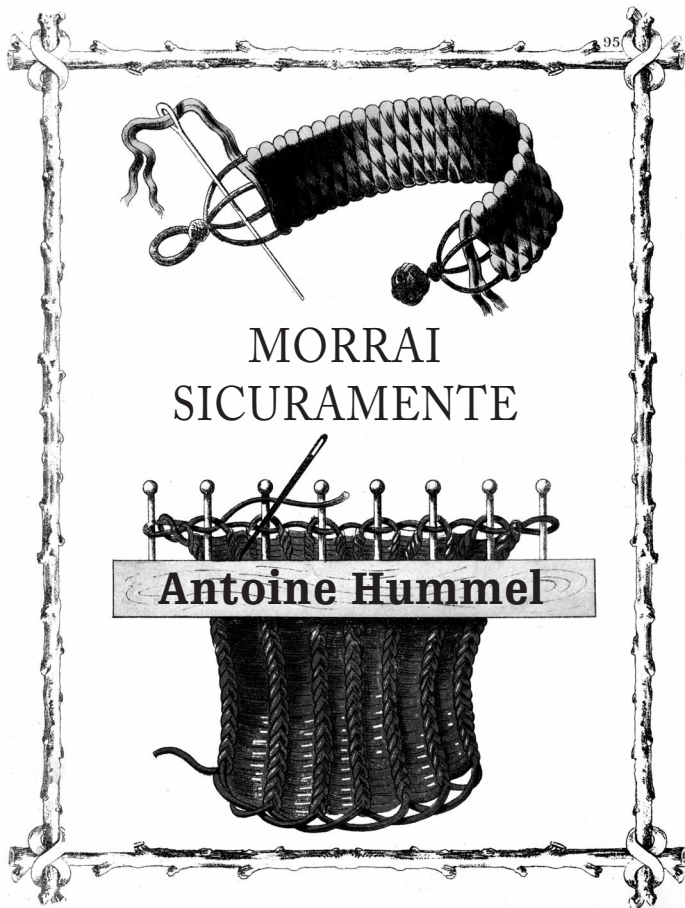
bien nourris, lisses et chevelus.

Il passa sa main sur le visage du mort, et se connut plus vivant que lui, c'est à dire encore pas grand chose, encore si peu, mais assez pour que ce geste, le mort n'ait pas pu le faire.

La désolation de la prison se continuait dans la désolation de la rue. Il en toucha aussitôt le fond, le sentant descendre



dans sa gorge, venimeux, gros de noyades et d'étouffements. Aux uniformes de la prison, ceux des détenus et des fonctionnaires, se substituaient les uniformes des gens de la ville tous figés pour la capture d'un portrait de famille qui n'en finissait pas, tous figés dans des vêtements inconfortables et jamais à leur taille. La loi qui pesait sur eux, la mode de ces années-là, voulait que personne ne se sentit bien, et aucun ne se souvenait qu'une autre loi ait précédé celle-là. Ainsi rien n'a changé depuis que je suis entré dans la prison se dit-il, et il conçut de cette permanence du monde des deux côtés des murailles une sorte de bien être qui ne cessait de menacer une blanche inquiétude dès qu'il ne le portait pas au devant de lui comme une lentille destinée à mieux voir le monde.

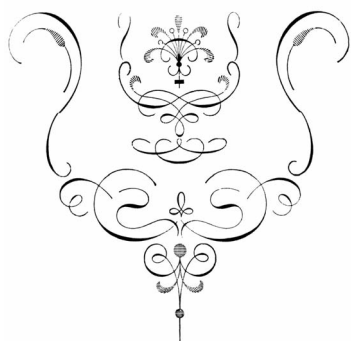


MORRAI
SICURAMENTE

Antoine Hummel

Lété, rapide comme la fortune, a jeté une petite chienne haletante sous mes yeux qu'elle a chargés d'une rage sans objet

IL Y A TROP PEU DE CHOSES, DANS LE COURANT DES heures, qui nous guérissent de la dépendance aux objets. Tous et chacun sont des chevets dont rien, pas même une agonie noyée dans la diarrhée



fatale, ne saurait tromper l'orgueil rituel. Ils n'ont pas l'aplomb d'une caresse ou d'une pipe acharnée, mais bientôt ce qu'ils nous touchent insensiblement du regard ne nous appartient plus. Leur être est mélancoliquement absent de leurs surfaces ; ce sont des décombres tout neufs et tout lustrés par la poussière. Chacun, isolé, nous rendrait immédiatement animiste ; mais l'ordre fulminant qui gagne dans le temps sur nous leur discrétion fatigue nos yeux qui les tenaient meubles sauf alertes pour meubles. Les plus usuels sont les moins regardants ; nos morts fétiches sont ceux qu'on pourrait oublier.

TOI CHATTE
tu fais de la soupe de poisson dans ma
bouche
je voudrais
— une soupêtre de poisson —toi, chatte

être le poisson de ta chatte

(et, profitant de l'épuisement d'un détour, te raconter, en mots, comment, dans quelles dispositions, il m'arrive de rendre sans jouir.)

SUCE-MOI OU TON CLIENT MAIL VA DEVENIR payant (fais suivre à tes contacts). Ce placet importun qui te suit jusque dans ma bouche, il est pour venger ceux dont la forme est l'usage et qui gémissent, au moment de leur mort, qu'on a fait sans répit mat à chacun de leurs gênes, qu'on a jeté sous l'inquisition d'un regard toutes choses qu'ils réservaient au plaisir solitaire de faire le constat de leur intégrité. À de régulières occasions, tu m'as laissé pour toi faire ce constat et j'ai, à de régulières occasions, accepté que tu sois pour moi ce magistère obscène et tendre. On ne le reconnaît pas à la robe, d'ailleurs. On soupçonne juste sa présence quand quelqu'un, sans motif, se met à nous vouloir du bien.

SANS PLUS RIEN POUR NOUS FAIRE DÉCOR OU POUR graisser nos bouts d'usages, j'ai pris tes actes pour des actes

et toi-

nue, pour toi-sans-robe

ON NE SE DÉPOSSÈDE PAS DES OBJETS QU'ON A crus devoir un jour nous revenir. Remisés aux pauvres ou gracieusement donnés à la casse, leurs numéros de série combinés forment une équation que le temps résout le temps d'une vie jusqu'à ton agonie noyée dans la diarrhée. Leur pourrissement, qui crois-tu te précède, est le rhume d'un deuil qui n'est qu'un rhume de la vermine. On te veillera, comm' uomo che a bisogno de ricchezza plutôt que ricchezza qui besogne de l'uomme. On te veillera, dans une odeur de terre baignée de pisse, et on obtiendra de ces objets autant d'aveux qu'il faut pour laisser croire encore longtemps à ceux qui t'ont cru voir que tu as vu, vraiment dans le reflet de choses moins mates.

TU MOUILLES BON, TOI CHATTE ; TU N'ES PAS comme ces chiens qui ne suent que par les pattes. Tu es plus belle, plus libre ; tes envies sont mes symptômes. Tout ce qui arrive avec toi n'a jamais raison d'arriver. Ta mouille est bonne, tu sues bon, tu t'offres tout mon saoul comme *Un Sandwich Turc à Berlin* (Collectif, 2009) ; dans la nuit qui régale et disjoint l'édition bilingue des *Poèmes à la Nuit*, tu me rends jaune, jeune, j'ai vingt-deux ans de moins devant tes vingt-deux ans. Tu lubrifies la vie, tout, tout, fait suif à ton contact.

TA CHATTE EST LE CLOÎTRE FARAMINEUX DU monde inverti. Tu es pour moi tout ce qui est beau : une morve libérale, un bouton d'acné quotidien, le rouge-bleu quand il vire au gland, le mot moche en allemand.

LA PLUS SECRÈTE ONCTION GRAISSERA TON CUL pour les besoins de l'autopsie, on t'évidera par le nombril, on nettoiera ton intérieur, on fera briller tes parois, on désinfectera ton cœur. Mort, la tête fondue par une foudre orgasmique, dans une jouissance et le mépris de la précé-

dente, tu laisseras à la discrétion d'un miroir le choix de tes nouveaux traits. C'est un ordre des choses ; on aime les morts dont on aimait la face vivante, mais ils sont moins qu'une icône, moins qu'une idole, leur souvenir ne passe pas une saison de la mode.

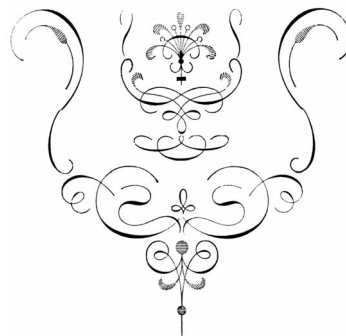
JE T'AIME JUSQUE DANS CES DÉDUITS LUISANTS d'huile de massage au sucre , d'alcool de sent-bon

corrosif / des odeurs de contre

où tu mourras sûrement, quand pur ne sera que désodorisé

LA RELIQUE DU NOUVEAU PREMIER JOUR, observée dans l'orbe ourdisseuse d'une lunette de chiottes, t'offrira les débouchés rassurants d'une sauvagerie mutante : ton corps de plastique ose encore parfois l'abjection. Et tandis que tu sens ta merde à l'affût d'une trace de ton ancien toi, dans la pièce qui jouxte les chiottes, tous ceux dont tu méprises la naissance usinée s'observent, symptômes aguerris d'une richesse qui cherche un homme à renflouer.

TES BAJOUES SONT PLUS CHARGÉES DE FOUTRE que mes couilles à cette heure-ci ; te regarder me trouble et je ne sais pas pourquoi, dans une blague entendue quelque part, on dit des castors qu'ils sucent des canards.



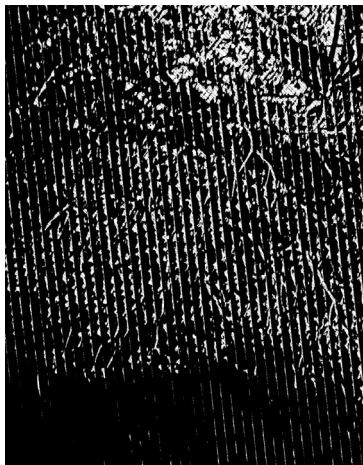
L.L. Douze fragments retrouvés de la bibliothèque de Genève

DE MARS

Fragment I : *Théâtre nu, 1608.*

Mocondez

– Je veux qu'on ne m'en parle plus. Je veux que ça s'arrête. Maintenant. Ce n'est ni rude, ni pas. Ce n'est pas ça. Je veux résolument les accabler, et du châtiment le plus violent. C'est sous un appât de miel qu'il faudra les surprendre ; vous avez bien des langues ? C'est pour leur donner à entendre que je veux bien tout faire, moi. Il n'est pas impossible que je pousse le vice jusqu'à faire semblant de les voir en pleine beauté, et c'est comme ça que je me présenterai : « regardez moi, approchez de votre souverain bienveillant. J'en ai les moyens, et je veux pourvoir à vos besoins de vivre. Je sais qu'ils sont grands, sans limite » et je sais que leur peau luit sous le soleil et force l'admiration des photographes



les moins disposés à l'égard de leur sauvagerie, qu'ils sont à peu près aussi impossibles à combler que leur territoire à arpenter. « Il y a bien plus que l'espace d'un regard entre vos cahutes et ma chaussure ». Voilà à peu près ce que je leur dirai. Je leur présenterai un cœur commun à guérir, un monde commun à sauver. Je pourrai même demander pardon, à tout ce qu'ils voudront, leurs oiseaux colorés dont ils font des tutelles, leurs stupides bois sculptés dont on a alimenté les fours de la Saline royale. C'est riche, ces petites choses-là. Je plaide donc en sorte que l'on puisse les désarmer, qu'ils déposent volontairement les armes, qu'ils viennent les mettre à nos pieds avec amour. Imaginez une cérémonie. N'importe quoi qui puisse leur ressembler. Un miroir possible, puisque nous sommes incapables de dessiner un portrait correct de leurs gueules indifférenciées. C'est le mieux que nous puissions faire pour nous faire aimer d'eux. Promettez-leur qu'à chacun on



rendra son arme rechargée, en temps utile, quand la cérémonie sera achevée, vous pouvez tout promettre. Il n'y a pas de limite à la promesse. Une promesse blanche. Une promesse nègre. Il n'y aura de quoi s'alarmer pour personne. Qui voudrait que nous nous entretuions ? Un moment sans doute, ils frémiront. Il y aura un long comment qui fera onduler leurs têtes couronnées de plumes. Ce sera si beau que j'aurai l'impression d'être le vent au-dessus de leurs têtes crépues. Enfin, quand vous les aurez mis dans un tel désarroi • l'angoisse profonde dans laquelle ils se retrouveront sans armes, c'est-à-dire moins que nus • alors amenez-les à moi.

Serif

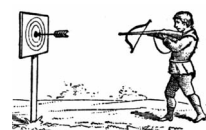
– Sire, je ferai comme vous dites. Voici venir la Reine.

Mocondez

– Eh bien Madame, qu'y a-t-il ? Quoi ? Vous tournez autour de moi en faisant flotter vos jupons comme la membrane d'une méduse. Vous me foutez la trouille. Je ne suis pas censé avoir peur de vous.

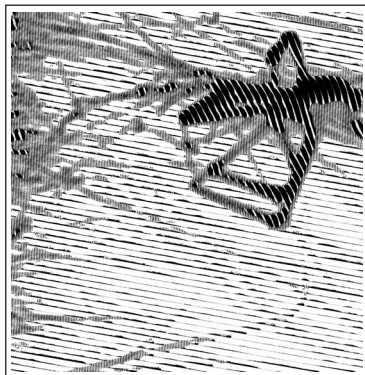
Melinde

– Sire, je suis peinée. Affligée. Je suis moins, moins que votre reine, là. Regardez ma poitrine : des veines bleues. De couture. Ici, bon sang, regardez ! Un dessin rafistolé. C'est là que je bats. De ce qu'on m'a conté, quelques vagabonds sont arrivés, des vagabonds avec le visage blond, des vagabonds qui vous ressemblent, des vagabonds qui sont sans doute les vôtres d'ailleurs, mon amour, des vagabonds qui ne sont sans doute pas des vagabonds, et qui ont à votre sujet donné quelques alarmes...



Mocondez

– Calmez-vous, et croyez que je vais maintenant leur faire ôter leurs armes. D'accord ? Pourquoi n'êtes-vous effrayée que lorsque vous les voyez de près, d'ailleurs ? Je ne suis pas assez *arme* pour vous ? Je le suis plus avec ma ceinture de corps ou l'étendue de MA mer où font barrage MES navires ? Eh bien j'abaisse ma garde. Littéralement. Mon amie, n'ayez pas peur. Vous pouvez vous calmer. Ils seront étonnés, comme les criminels qui se donnent s'étonnent d'être menés au supplice, ils seront comme des enfants étonnés que les adultes mentent aussi. Ils sont déjà tous arrêtés. Ils se demandent déjà tous dans les angles morts de ma vision s'il n'y a pas une



araignée qui regarde pour moi, à ma place. Mes huit yeux dans l'ombre. C'est de ça que je parle. Je n'ai même pas besoin d'avoir une étendue hostile. Quelqu'un a fait courir le bruit que j'étais également les araignées, les angles morts, les lattes du parquet. Il n'y a pas une fissure où se planquer dans leur conscience.

Melinde

– Mais moi, non moi, non ! Moi, j'aurais bien envie, si votre majesté ne veut pas m'en empêcher, j'aimerais bien voir de près comment

ils sont faits, j'aimerais bien voir leurs femmes aussi, j'aimerais bien qu'il ne soient plus comme derrière le suaire de Véronique, derrière vos petites présentations ; j'ai toujours votre gouvernement entortillé autour de leurs pieds, étalé sur les domaines où s'exerce mon imagination. Car ce suaire n'est pas transparent. Je veux voir leurs muscles et vibrer. Je sais, puisqu'on me l'a dit, qu'ils dansent. Vous voulez me voir oublier vos nègres ? Alors, majesté, laissez-moi les regarder danser dans la vraie lumière de leur vrai soleil de nègres. Sur leur sol pourri sans vrai Dieu. Et non pas dans le mot pourri. Car de ce prince, on a dit que la femme est ici même, elle-aussi : c'est un contentement immense que d'avoir la connaissance des moeurs de ceux qui sont sous une autre puissance. Vous me comprenez ?

Mocondez

– Oui oui. Oui, oui. Oui. Vous les contemplez. Oui. Vous pourrez, tout à votre loisir, de haut en bas, et sous les plis de leurs vêtements minuscules, les regarder. Oui. Toute à votre loisir, tant que vous voulez. Car je viens d'envoyer saisir leurs armures, leurs flèches ridicules, leurs pauvres petits cailloux montés sur des bâtons. Et tout ce qu'ils avaient pour se croire défendus. Ils vont venir ici s'égrener sur le sol de mon plus grand salon, une à une les perles d'un grand collier de chair, tous désarmés, ils se rendront directement dans l'assiette d'Asterion.

Melinde

– On dit qu'ils ont aussi de très riches ornements, on me l'a dit, qu'ils sont parés de couleurs. On dit qu'ils sont mûs de si miraculeux et de si gracieux mouvements, si artificiels, si beaux, si admirables, qu'on n'en a jamais vu

la moindre part dans le vol des papillons ! Il n'y a rien de semblable, m'a-t-on dit, sous le soleil d'Espagne. Ils chantent, les uns rendent sous chacun de leurs pas un son harmonieux et les autres sont luisants comme de la viande rôtie. Est-ce que c'est vrai ? Vous pourriez bien obtenir de tous ces gentillesses en leur donnant de la nourriture riche ; soyez avec eux aussi fin que possible, sans les rendre coupables de votre propre exaspération à gouverner une terre aussi crotteuse que la nôtre. Sire, regardez-moi en face : il ne dépend que de vous que j'obtienne satisfaction, tout dépend de votre âme. Que vous puissiez, que je puisse.

Mocondez

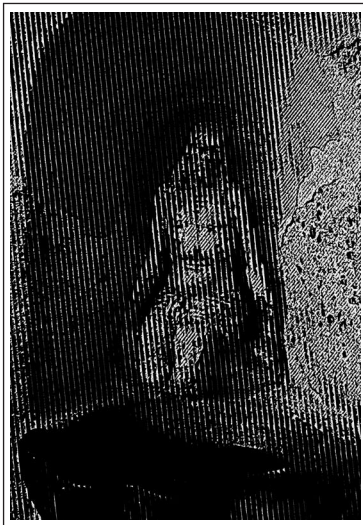
– Bon. Je vais vous les donner, ma chère amie, ma compagne, vous en aurez bien assez tôt la pleine satisfaction. Vous serez contentée d'avoir pu même toucher cette peau nègre. Tout désarmés qu'ils seront, je la ferai ôter aussi, comme une des richesses de plus qu'ils offrent à ma portée, et qui me revient de droit. Tout mais absolument tout. Je peux le dire : personne ne m'en empêche. Ma chanson n'a pas de fin, qu'est-ce qui pourrait arrêter les supplices ? Puisqu'ils ont lieu. Ils ont bien peu d'autres richesses à apporter, de toute façon, que d'être tannés ; regardez ces pauvres présents pour lesquels vous avez tellement d'estime : ils ont tout pour décevoir un cœur magnanime, et je ne suis pas de ces esprits si mal avisés qu'on pourrait les abuser par un surplus de blancheur. Et je ne vois nulle part qu'il y ait plus blanc que moi. Je renvoie la lune à sa niche. C'est ainsi. J'ai l'esprit trop fécond en adresse subtile pour me laisser surprendre aux hommes les plus sournois. C'est exactement l'art d'un grand roi que de savoir déplumer ceux qui lui guettent le croupion.



Ces étrangers forment ensemble la longue ligne en crête au rivage de ces nouvelles formations du monde, c'est l'écume. La ligne ravagée et blanche de l'écume. Et ils vont gémir. Et donc disparaître. À chaque fois qu'ils auront avancé d'un pas pour échapper à ma violence, ils se seront contraints à abandonner tout ce qui faisait leur beauté. À plus de deux, on a tué sa richesse. L'union fait la mort.

« C'est un peuple richement difforme et laid de visage : quand ils parlent, ils glossent de la bouche comme coqs de guinée : leur accoutrement est un peau fait comme vn manteau, couvrant la partie supérieure du corps, et puent contre vent loing vne brasse: la partie inférieure du corps, n'a aucun vestement, si non la queue de quelque beste, qui couvre la partie honteuse »

Cornelis de Houtman, 1598.



Fragment II :
Memnon,
histoire orientale. 1747.

Zadig tournoya sur lui-même jusqu'à s'effondrer, ivre hors de sa tête, c'était la danse jusqu'à la calotte crânienne. C'était plié à tomber comme sous le tonnerre, couronne de cheveux vue du ciel, pétales éfilés des mèches collées de sueur, comme un homme auprès de qui est tombé le monde, un arbre abattu, écrasé sur le sol, il marchait au hasard. C'est alors qu'il entra sans même s'en rendre compte par la plus grande des portes de Babylone. Il y était le jour où ceux qui avaient combattu si longtemps contre une toute petite flamme sans pouvoir l'éteindre étaient assemblés dans le grand vestibule. Ils expliquaient aux seigneurs du palais toutes les énigmes possibles qui leur furent proposées, tout ce qui leur avait été demandé pour épargner leurs têtes, à quoi, évidemment, ils n'avaient pas répondu. Les têtes étaient tombées : boutons de roses en pluie sous la cisaille, zac, tous les grands thèmes philosophiques tombent au sol. Les énigmes ont raison de l'attrait flétri des idées auprès d'un monde abaissé. On avait convoqué des mages, des mathématiciens, tout ce qui pouvait, à sa manière, incarner un peu de la science, l'axe croisé de la philosophie naturelle et de la connaissance de Dieu. Mais rien n'y faisait. Tous les chevaliers en sueur, exceptée l'Armure offerte (grande silhouette rouge), interrogeaient Zadig.

Dès qu'il apparut dans le cadre de lumière de la porte, la ville changea de couleur. Les murailles obtinrent enfin une couleur de murailles. Le peuple s'assembla autour de lui ; les yeux ne se rassasiaient pas de dévorer sa silhouette, de redessiner inlassablement le contour de son visage souriant, les bouches s'épuisaient à le bénir et les cœurs à lui souhaiter d'étendre sur le monde tout son empire. Mais tous les cœurs ne lui étaient pas dévots. Il y avait l'envieux à l'Armure offerte,

celui qui le vit passer sans frémir, et qui s'était détourné. Lui, exigeait sa parcelle de l'empire. La reine, toute entière à sa danse, tournait autour d'eux les yeux révulsés en eux-même, faisant deux balles blanches aux traînées de comètes dans son sillage ; en proie à une agitation d'abeille, étrange filtre de crainte et d'espérance, elle les déboîtait de leurs axes. C'était sans aucun doute l'inquiétude qui la dévorait : elle ne pouvait comprendre pourquoi elle était apparue sur les armes, les paumes offertes à ses pires ennemis, le visage flottant comme une peau vibrante un mètre en avant de son crâne, souriante comme une idiote. Elle tendit à Zadig un couteau qu'il refusa. Un murmure fondu faisait une matière de la foule emprisonnée. Celle-là affectait la vue, et l'on était surpris de voir brouillés les visages, troublées les silhouettes. Qui n'était pas charmé de revoir Zadig ? Les chevaliers en permission s'étaient vêtus légèrement, des tuniques brodées, criardes, leur donnaient une inconstance femelle. Qu'est-ce que nous serons sans la violence ? « Qu'est-ce que nous aurons quand nous n'aurons de coups à porter ? »*

« J'ai combattu comme un autre », dit-il « mais un autre, aujourd'hui, se porte à ma place. Et les armes ont poussé dans ses mains. Au début, qui aurait pu se défendre sans rire contre les petites saillies molles dans ses paumes ? C'était ridicule d'y voir un obstacle quelconque, on se serait perdu en explications puériles ; la peau à peine relevée et cornée sur la chair était moins inquiétante qu'un canif de gosse ». Il reprend, après nous avoir laissé un peu trop longtemps dans le silence. « Ses victimes auraient pu être les miennes, elles n'auraient pas eu plus ni moins de vie à elles, pas moins de chiens, pas plus d'enfants, et rien pour les prolonger ni les guérir. J'ai l'honneur, moi-aussi, de dis-





paraître dans la guerre. Vous voyez, chers amis, ici y a un immense bloc de pierre, qui se trouve être non pas une cathédrale, mais le masque d'une cathédrale édifié sur un intervalle ; c'était une bâtisse clignotante, c'est ça que vous avez devant vous. Il y a bien une sorte de cathédrale, mais ce qu'on ne voit pas derrière elle, c'est l'intervalle entre deux cathédrales, l'intervalle durant lequel la cathédrale précédente n'était qu'un tas de ruines. S'il y a une histoire pour la cathédrale d'avant, il y aura une histoire de cette cathédrale-ci. Mais il n'y aura aucune histoire de l'intervalle, il y a eu juste un monde invisible, un monde dedans lequel on ne voyait rien, qui était un monde du désastre, un monde où les pleurs encombraient les rues, où les femmes portaient des vêtements noirs, c'était l'intervalle sans cathédrale, l'intervalle dans une guerre si préoccupante pour chacune de nos minutes, que le temps des historiens était passé à fouiller le sol du groin pour trouver de la nourriture ou pour se creuser une planque ou pour faire disparaître leurs propres morts, c'était l'intervalle avec un morceau sans narration, l'intervalle tout entier plein de son temps. L'histoire désormais est

la disparition de cet intervalle. Lorsque nous regardons la cathédrale, là, devant nous, c'est cette bâtisse assommée, c'est cette forme étrange de meuble où s'assied la mémoire et l'intervalle, et bien, c'est aboli, c'est dégringolé dans la fissure, un énorme déni sur ce qui constitue le calme après la tempête. La cathédrale ici et maintenant se pétrifie d'être le calme après la tempête, il n'y a pas une tempête qui ne s'engourdisse dans ce calme-là. C'est-à-dire que rien n'empêchera les choses d'aller vers plus d'abolition, il n'y a pas de patentes pour les intervalles. Nous allons aux voix : nous allons écouter les plaignants pour récupérer leurs plaintes et la transformer en suffrages. C'était mon travail. Ma réputation de probité était encore fortement imprimée dans les esprits, et personne ne balançait à l'admettre. Et me voici aujourd'hui remplacé dans la guerre, et remplacé aussi devant ce désastre dont je n'ai plus d'image nette à proposer. »

Le grand mage posa une question : « quelle est, de toutes les choses du monde, la plus longue et la plus courte, la plus prompte et la plus lente, la plus divisible et la plus étendue, la plus négligée et la plus regrettée, sans qui

rien ne peut se faire, et qui dévore tout ce qui est petit, et qui vivifie tout ce qui est grand ? » Zadig, comme toujours, avait la réponse.

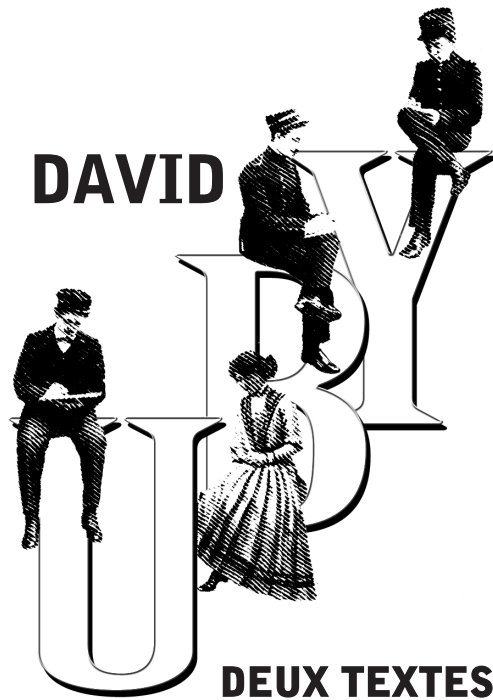
* dans la version suivante du *Memnon*, c'est ici qu'interviendra le fragment VII.

Fragment III : *C'est l'ystoire de .Se. Helaine, mere de St. Martin de Tours, 1448-1467.*

*Comment le roi Henri et l'empereur déconfi-
rent les sarrasins sur la mer.*

Le bon roi Henri entendit un message. Sur l'onde passait. Le message disait clairement quelques jours ce que le bon roi Henri, pourtant, n'entendait pas. Il n'y avait personne pour qui cette clarté fut audible, et pourtant, c'était, assurément, clair. Sur l'immense étendue de terre, autant de petits pieux fichés comme des épingles sur la carte de la guerre, c'étaient des êtres, c'est-à-dire des disparitions, des choses de bois enfoncées dans le sol à la place de chaque homme : pour un homme, un être. Il y a donc une clarté du message, une clarté que le bon roi Henri n'entend pas, car elle est destinée aux êtres. Et les êtres, ça n'entend pas. Le roi Henri, qui n'est pas encore un être, qui n'a pas été informé qu'il devait en être un, n'entend pas le message, n'entend rien de cette clarté, car le roi Henri est un homme est vivant. L'être, composant avec les millions d'êtres une trame extrêmement dense et sérieuse à la surface de la nation, commence à pousser sous les semelles du roi Henri. N'entendant que la musique, l'étrange sifflet du message incompréhensible, il pense incontinent que ce pourrait être sa femme. Ainsi s'en vint in-





DAVID

DEUX TEXTES

ICI

«Même ici, on peut vivre» ! C'est bon ! Je pensais ne te réjouir pas trop vite «en revanche» faisait-il. Après cela, il a commencé à soupirer après la liberté. Et lui se tapant la tête de plus belle.

Un monsieur à lunettes ?

«Elle est passée», je lui réponds, «va chercher le vent dans les champs».

«Eh bien», je lui dis, «c'est arrivé».

Cogne la tête sur les planches en hurlant.

Deux ans plus tard, deux jours après, une jolie dame. Au bout de trois ans, vers le matin et adieu je t'ai vu. «Oui» dit-il on peut vivre même ici.

Rien – c'est mauvais, mais trois ans – c'est bon.

Comment ne pas comprendre cela ?, frissonnant, hésitant et peinant sur le choix des mots. Enterré dans cette terre coite couleur de

couille. Elles ont besoin de tendresse, de ha.ha.ha et de hi.ho.ho, de parfums et de crèmes.

Resté seul, contempler la flamme, si seulement. N'importe quels tourments. L'oncle, un homme riche dans le noir et l'humidité. Se met à fredonner. Il ne s'agit pas de lui fourrer le doigt dans la bouche, quelle joie !

Elle était belle, gâtée, timide et de village en village, la figure découverte.

Le terrain escarpé, argileux, le village. Le ravin argileux, roux, les gens étrangers.

À deux reprises, on tira un coup de revolver. Il ne sert à rien de se presser dans ce monde, les bouquets de saules.

Animal aux pattes immenses sans le moindre profit. D'où cela vient-il ?

Les yeux fixés sur un seul point, ou mieux encore ne pas partir du tout.

L'air impuissant de l'homme en ce moment, la route sale. Se procurer du plaisir s'il y avait quelque chose à gagner à ces allées et venues.

Le voilà parti au galop. Il chasse le vent dans les champs. Une pierre qui n'a besoin de rien, une pierre bonne ou mauvaise.

Car oui, il ne fait pas chaud.

LÀ-BAS

Sa vie se déroule, il lit à son bureau et les infirmières courent. Les

seaux, les morts, tout s'emporte. Mais la cravate est blanche même à l'aéroport où on continue à poser machinalement les questions. La consultation. Lecture.

Les questions, machinalement. Sous l'icône, la vue du sang impressionne désagréablement. Du reste, secouer ses menottes et être rasé de près.

Souffrons, endurons. Sûrement la mère doit emmener le marmot au plus vite malgré les portraits toujours au mur. «Silence !»

Ils boivent la première canette sans rien en dire et

«Au contraire je suis très heureux de vous voir. Toujours heureux de vous voir».

La première canette. Sans regarder son interlocuteur. Aime, respecte sa culture sa noblesse d'âme.

«Daria, si on pouvait avoir de la bière !»

Les autres habitants, des subordonnés, mais encore acheter des livres. La vie est un piège dérisoire et il croit vraiment penser cela, il se le dit, il se sent, malgré lui, pris dans un piège sans issue.

«croyez vous à l'immortalité de l'âme ?»

-«Non.»

Se procurer du plaisir s'il y avait quelque chose à gagner à, mais non.

- Que dire ? En ville on s'ennuie à mourir. Sauf la foi. Emmuré on voit la vie en rose, la foi. trouver en soi même matière à s'apaiser.

A quoi bon la vue, le langage, le génie si tout doit refroidir lentement avec l'écorce terrestre ?

La stupidité humaine grande et merveilleuse, mais inutile, simple expression joyeuse de la conscience et de la liberté.

Ces humains ! Du plomb fondu dans la bouche à l'opinion publique rien ne change.

Si j'étais né deux cent ans plus tard j'aurais été autre, il croit penser cela.

-«C'est bien de croire.»

-«J'ai été à la faculté, mais je ne suis pas allé jusqu'au bout.»

-«Vous méprisez la douleur mais si vous vous preniez le doigt dans la porte vous braileriez.»

-«Je prends un immense plaisir à bavarder avec vous.»

-«J'ai souffert sans arrêt, je suis plus compétent que vous, ne me faite plus la leçon.»

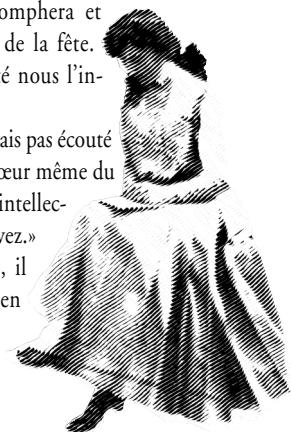
-«Mais laissons cela de côté, voulez-vous, ce n'est pas l'important.»

-«Un homme dur, un fonctionnaire à hémorroïdes, avec un grand nez et un cou jaune. Quand la vérité triomphera et nous serons de la fête.

L'immortalité nous l'inventerons.»

-«Si je ne l'avais pas écouté je serais au cœur même du mouvement intellectuel, vous savez.»

-«Et en plus, il faudra bien mourir.»





JEAN-CHRISTOPHE PAGÈS

.....
à melun, récits (extraits).

MELODUNUM

- comme la ville est située à la convergence d'axes fluviaux et terrestres, c'est bien

dit titus labiénus

qui envoie ses troupes par bateau
effet de surprise garanti + panique
chez les sénon

leur chef aulerque camulogène

les romains profitent d'un moyen de transport rapide & inédit pour l'époque

labiénus content de sa ruse : les soldats arrivent en pleine forme (on les attendait épuisés par une longue marche dans la plaine)

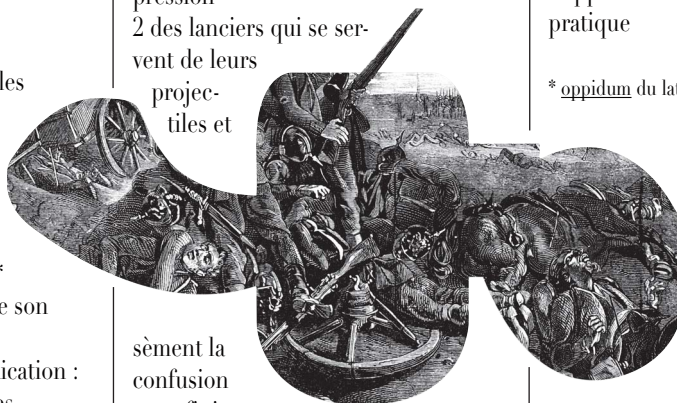
melodunum est un oppidum*
juché sur une île, titus installe son camp de part et d'autre
puis envisage un plan d'intoxication :
1 constituer des petits groupes
2 un groupe attire l'attention des sénon (grimaces, travestissements)
3 en plus ça crée un malaise avec les parisiens

4 les armées romaines font semblant de partir par le fleuve
5 d'autres vont à pied
c'est un coup de poker
d'autant que labiénus mène ses troupes de nuit

chaque détail a son importance
un déplacement massif doit offrir des conditions maximales de réussite
c'est à dire :

1 des carrés d'infanterie qui supportent les flèches et maintiennent la pression
2 des lanciers qui se servent de leurs

projec-
tiles et



sèment la confusion
pour finir : une
attaque équestre profite de la dispersion et administre le coup de grâce

labiénus est méthodique

ça plaît beaucoup à césar qui est désordonné et confus

de fait, les gaulois attendent
n'ont pas l'intention d'attaquer
craignent juste pour leur bastion
n'y connaissent rien à la guerre

labiénus se cache dans les marécages
et avance par petites touches
impose le silence sur ses navires

soudain, camulogène sort du camp retranché !

il croit mener l'attaque décisive mais
personne ne le suit
par chance, il tombe sur une cohorte
peu aguerrie qui joue l'épouvantail
c'est encore un piège
les gaulois sont pris en tenaille et massacrés par le rouleau compresseur

finalement, les sénon se joindront à
césar pour l'assaut final contre vercingétorix

plus tard on décide que melodunum
s'appellera metlosedum ce qui est plus pratique

* oppidum du latin *oppidum*.

MES CALAMITÉS

le chanoine arrive à
paris
étudie avec guillaume
mais bientôt s'oppose

il devient orateur
philosophe
musicien
poète



transporte son cours à melun
forteresse et résidence

royale *sedes regi*
à l'ouest de l'île
s'éteindra philippe en 1108



louis : des assemblées

à vingt-trois ans il a préparé son coup

des jaloux parmi les puissants
parvient à ses fins
et son envie éclatant aux yeux de tous
lui vaut une sympathie

collégiale fondée par robert
reste deux ans
guillaume bout

puis
surmenage
pierre tombe malade
repos famille bretagne

à paris revient prendre la place de
guillaume mais non
lance des infamies contre lui
retour à melun
la grandeur est en butte à l'envie
les cimes élevées seules battues par les vents

pierre obtient finalement la chaire

fulbert le choisit comme précepteur de
sa nièce

une passion naît
héloïse partage le goût de la
connaissance et enceinte
il faut se cacher près de nantes

arrive un fils prénommé astrolabe
celui qui prend les astres
fulbert exige un mariage
contre l'avis des amants

pierre craint pour sa carrière
héloïse n'en veut pas
le père intransigeant

on s'accorde sur une noce secrète
mais fulbert dit tout
pierre envoie sa femme au couvent

l'oncle ordonne de mutiler l'insoumis
et deux malfrats l'émasculent

scandale énorme
consternation
la castration étant réservée aux adul-
tères

loi du talion + yeux crevés pour les
hommes de main
fulbert suspendu
héloïse prend le voile
pierre dans les ordres

(correspondance)

plus tard
hérétique
brûler ses écrits
pierre au monastère
décède

JE N'AI JAMAIS AIMÉ QUE VOUS

c'est peu connu mais le fameux pein-
tre a séjourné à melun place de la pré-
fecture

le petit pont
le pont de maincy
paysage
réalisés durant cette période

pour autant paul n'est pas identifié
comme melodunois

(affinant ma recherche)

avril 1879-mars 1880 bonhomme tran-
quille

judicieusement le journaliste
intitule son article « il suffit
de passer le pont »
bien vu

il fait référence à la chan-
son
tisse des fils invis-

bles
de paul à georges

ainsi le reporter
nous aide à mieux
comprendre le
monde
c'est tout de suite
l'aventure

de fait l'homme

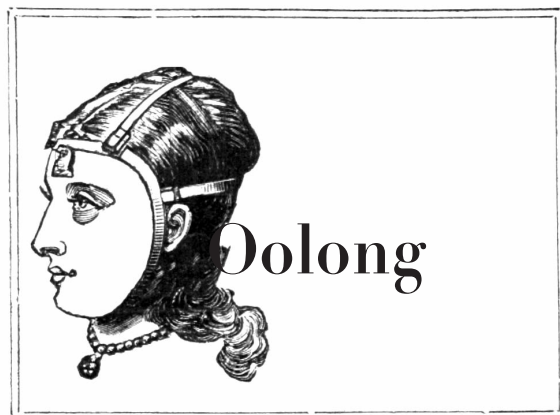


VIEILLO

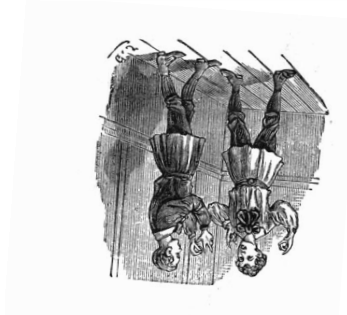
TIMBRES-POSTE ET ALBUMS
pour Collections

TH. LEMIRE
La plus importante librairie française
16, Avenue de l'Opéra, PARIS

RARES, DEMI-RARES, MOYENS ET ORDINAIRES
à des prix défiant toute concurrence
GRATIS ET FRANCO
Prix-courant et numéro spécimen du Journal des Philatélistes
Achat aux plus hauts prix de Collections et tous stocks de timbres



77



tu fais valser leurs plus
L'homme dit : « Je suis plus
mais l'océan lui est
c'est du bruit fait exprès

Tu leur fais faire des sauts
C'est possible ; c'est même
cris des blessés, les coups
l'océan a tout mis

La majesté de l'homme
côte haute et terrible,
que les hommes redoutent,
tremblants sur le rivage,

ne m'imposera point
ce sourd mugissement
même quand ils te contemplent,
je te donnerais tout

dans son ventre. La gueule
on voit, au milieu des,
je la trouve mauvaise !
les molles effluves de

Pour couronner enfin
qui se met à crier,
voluptueusement par
tes attributs dont le

que l'on ait jamais vue :
Pourquoi reviens-je à toi,
pour caresser mon front
Je ne connais pas ta.

je ne puis pas t'aimer,
pour la millième fois,
la fièvre à leur contact
Dis-moi donc si tu es

(séparées par de courts intervalles)



meurent l'un après l'autre,
pleins d'une grâce fière,
et ce souhait sincère

mais, sans laisser de bruit
Je demande beaucoup,
comme l'amour de la femme,

Dis-le moi... dis-le moi,
le souffle de Satan
salées jusqu'aux nuages.

(à moi seul, pour ne pas
qui soulèvent tes eaux
Il faut que tu me dises,

comme la beauté divine
veux-tu être mon frère ?
la vengeance de Dieu ;

Tu es plus beau que la
... plus encore, si tu veux
devant lequel je tombe,

Je veux que celle-ci
une seule fois encore,
je sens que le moment

de mon invocation.
te faire mes adieux*!
Faisons un grand effort,

